

« Quoique le vicaire fût un de ceux auxquels le paradis doit un jour appartenir, en vertu de l'arrêt *Beati pauperes spiritu*, il ne pouvait pas, comme beaucoup de sots, supporter l'ennui que causent d'autres sots. »

BALZAC.

« L'Univers préconise systématiquement l'ignorance. Hier encore, il protestait contre les progrès de la raison humaine. Il prend à la lettre le texte *Beati pauperes spiritu*, et il a naguère crié de toutes ses forces : « Abêtissez-vous ! » Il faut bien qu'il prêche d'exemple. »

EM. DE LA BÉDOLIERE.

BÉATITUDE adj. (bé-a-ti-tu-de — lat. *beatus*, heureux). Néol. Qui exprime la béatitude : *Son visage un peu pâle, encadré dans deux nattes de cheveux blonds, rappelait les béatitudes figures des Vierges de Raphaël.* (De St-Georges.)

BÉATITUDE s. f. (bé-a-ti-tu-de — lat. *beatitudo*, même sens). Félicité souveraine et sans mélange d'inquiétude : *On s'imagine que la vraie béatitude est dans l'argent.* (Pasc.) *J'ai trouvé, aussi bien qu'Aristote, que la béatitude n'était pas dans le jeu, et de fait je ne joue plus.* (Voll.) *Qui pourrait retracer l'étrange et solitaire béatitude des anachorètes du premier âge ?* (Portalis.) *Le but suprême de l'âme, c'est la béatitude.* (Charma.) *La conséquence de la perfection, c'est la béatitude.* (Lacordaire.) *La vérité est la perfection et la béatitude de l'intelligence.* (Lacordaire.)

— Par anal. Contentement, bien-être : *Manger peu, c'est le régime philosophique par excellence, car les béatitudes gastronomiques se payent trop cher.*

— Par dénigr. Sotte satisfaction : *L'homme pètri de vanité a la béatitude de la sottise.* (De Ségur.) *Les gastronomes n'éprouveront plus qu'un regret au sein de leur béatitude, c'est qu'on ne puisse pas trouver l'art de procurer les truffes à volonté.* (Ch. Dupin.)

— Théol. Félicité éternelle dont les bienheureux jouissent dans le ciel : *Jour de la béatitude céleste. Seigneur, vous comblez vos saints d'une béatitude toute pure.* (Pasc.) *Je n'aime mon mari ni par devoir social, ni par calcul de béatitudes éternelles à gagner.* (Balz.) « *Béatitude subjective, Bonheur des élus.* » *Béatitude objective, Dieu, dont la possession constitue ce bonheur.*

— Hist. ecclésiast. Titre honorifique, donné d'abord aux évêques, et réservé ensuite uniquement au pape : *Le clergé demandait la protection de Sa Béatitude auprès du gouverneur.* (Voll.) *Nous mettrons Sa Béatitude à même de faire des miracles.* (Balz.)

— Ecclésiast. *Béatitudes évangéliques, Les huit béatitudes, ou simplement Les béatitudes, Les huit moyens qui, d'après Jésus-Christ, doivent assurer le bonheur souverain à ceux qui les mettent en œuvre : Un prédicateur avait ennuyé tout le monde en prêchant les béatitudes. Une dame lui dit, après le sermon : « Monsieur, vous en avez oublié une. — Laquelle ? reprit le prédicateur. — Celle-ci, ajouta la dame : Bienheureux ceux qui n'étaient pas à votre sermon. »*

— Encycl. Nous énumérons ici, sans commentaire, les huit béatitudes, dans l'ordre que Jésus lui-même leur assigna, dans son Sermon sur la montagne :

1° Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux.

2° Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.

3° Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

4° Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

5° Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.

6° Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

7° Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.

8° Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux.

Béatitude ou de la Vie heureuse (DE LA), ouvrage de saint Augustin, qu'il écrivit à trente-trois ans. Ce livre est adressé à Manlius Théodore, qu'il avait connu à Milan ; il se distribue en trois entretiens ou conférences. Après avoir distingué trois sortes de personnes parmi ceux qui reviennent à la sagesse et à la tranquillité volontairement ou malgré eux, ou qui ne les ont jamais perdues de vue au milieu des tempêtes et des orages de la vie, l'auteur refait au long un chapitre de ses *Confessions* : il raconte son entraînement de jeunesse vers l'étude de la philosophie, par la lecture de l'*Hortensius* de Cicéron ; son aveuglement au milieu des manichéens ; ses agitations d'esprit dans l'école de l'Académie ; son retour à la vérité, grâce aux exhortations de saint Ambroise et de Théodore, à qui il écrit ; l'amour qui l'attachait encore aux plaisirs et à la gloire, et, enfin, son entrée au port.

Après ce beau début, il suppose une conversation tenue, le jour de sa naissance, avec sa mère, son frère, son fils, ses cousins et ses deux disciples. Il fait convenir les interlocuteurs que, l'homme étant composé de corps et d'âme, il faut nourrir l'âme aussi bien que le corps. Il propose ensuite ce sujet : « Puisque

tous les hommes veulent être heureux, il est constant que ceux qui n'ont pas ce qu'ils veulent ne sont point heureux ; » puis, il demande « si ceux qui sont satisfaits dans leurs vœux sont heureux. » La mère d'Augustin lui ayant répondu qu'ils le sont, pourvu que ce qu'ils veulent soit bon, il lui répliqua aussitôt qu'elle a trouvé le plus grand secret de la philosophie. Les trois conférences du livre exposent ce principe, que la vraie béatitude consiste dans la connaissance de Dieu. Il n'y a que Dieu qui remplit l'âme, Dieu identique à la Sagesse et à la Vérité. Pour conclusion, Augustin recommande de chercher Dieu, afin de parvenir à le connaître parfaitement, connaissance indispensable au souverain bonheur ici-bas et à la vraie béatitude de l'âme. Dans ses *Retractions*, il corrige cette affirmation, en remarquant que l'homme ne peut être entièrement et parfaitement heureux en cette vie, parce qu'il ne peut connaître Dieu parfaitement que dans l'autre.

Citons, en terminant, cette appréciation de M. Villemain : « La crise de méditation et de foi retracée dans les *Confessions* n'avait pas été son épreuve dernière. Cette âme ardente, au milieu du repos qu'elle s'était donné par la volonté de croire, ne cessait de chercher l'appui du raisonnement. Un entretien *Sur le Bonheur* entre des âmes pures, que soutient et inspire un homme de génie, dans la simplicité d'une vie encore ignorée, et le pressentiment d'une grande vocation, il y a là sans doute un charme singulier... Ce qui n'avait été inspiré qu'à peu de grands esprits, par une abstraite contemplation de la vertu, trouvait maintenant l'appui d'un Dieu rapproché de l'homme, sous l'image la plus sublime et la plus pure, celle de la vertu visible... Il ne suffit pas à l'âme de jouir d'elle-même et de se contempler dans l'orgueil de son sacrifice et de son effort ; elle a besoin d'un Dieu qui lui parle, et d'une sagesse plus haute qui l'éclaire et la rassure. C'est par là qu'Augustin achève et transforme les nobles idées empruntées à la vertu antique. »

BEATON, BÉTON ou BÉTHUNE (James), prélat et diplomate écossais, né vers 1470, mort en 1539. Il était archevêque de Glasgow lorsqu'il devint chancelier du royaume, en 1515. En 1523, il fut nommé archevêque de Saint-André, la plus haute dignité ecclésiastique de l'Ecosse. Deux ans plus tard, il fit partie du conseil de régence ; mais, lorsque la majorité de Jacques V eut été proclamée, le pouvoir tomba entre les mains d'Angus et des Douglas, ennemis de Beaton, qui se vit alors déchu de toute autorité, et fut même obligé de se cacher dans les montagnes sous des habits de berger. Une réconciliation ne tarda pas néanmoins à s'opérer entre Angus et lui. Beaton recouvra tout son crédit. Il en profita pour raviver contre les protestants les persécutions religieuses, et un grand nombre de ces derniers, entre autres H. Forest et P. Hamilton, payèrent de leur vie l'affirmation du droit de la libre pensée. Le dernier acte marquant de Beaton fut la part qu'il prit au mariage du roi Jacques avec Marie de Guise.

BEATON, BÉTON ou BÉTHUNE (David), cardinal, archevêque de Saint-André, en Ecosse, né en 1494, était neveu du précédent. Il persécuta cruellement les protestants, et périt assassiné en 1547. Il avait été confidant de Jacques V et son garde des sceaux. Envoyé en France par ce prince, en 1528, pour faire avec François Ier un traité d'alliance contre Charles-Quint, il fut chargé, en 1533, de négocier le mariage du roi d'Ecosse avec Madeleine, fille de François Ier ; mais les négociations ne purent aboutir. Toutefois, en 1538, Beaton amenait en Ecosse une autre reine, Marie de Lorraine, fille de Claude de Guise, qui devint la mère de Marie Stuart. A la mort de son oncle, Beaton lui succéda sur le siège de Saint-André (1539), et il reçut, bientôt après, le chapeau de cardinal. Après la mort de Jacques (1542), le comte d'Arran, devenu régent pendant la minorité de Marie Stuart, donna à Beaton le titre de chancelier, et celui-ci dirigea presque entièrement les affaires. Il éprouva en débauches et en festins l'argent du trésor ; mais il se signala surtout par sa haine furieuse contre les protestants. Non content d'avoir chassé Knox de l'université de Saint-André, il fit brûler devant lui le célèbre et éloquent Georges Wishart, et massacrer un grand nombre d'hérétiques. Pour mettre fin à ces cruautés horribles, quelques gentilshommes pénétrèrent dans la chambre du prélat, le poignardèrent et accrochèrent son cadavre, revêtu de son costume de cardinal, à l'une des fenêtres du château de Saint-André.

BÉATONIE s. f. (bé-a-to-ni). Bot. Genre de plantes peu connu, qui fait partie de la famille des iridées, et paraît devoir être réuni au genre cypelle.

BEATRICE, graveur lorrain. V. BEATRIZET.

Beatrice di Tenda, opéra italien de Felice Romani, musique de Bellini, représenté pour la première fois à Venise, en 1833, et à Paris, sur le théâtre des Italiens, le 8 février 1840. Cette pièce est un mélodrame, dans le goût des livrets mis en musique par M. Verdi. Philippe Visconti, duc de Milan et mari de Béatrice de Tenda, croit celle-ci coupable d'infidélité et l'envoie au supplice, avec Orombello, son prétendu complice. Agnès de Maino est l'âme de ce sombre drame. Il y a dans cette pièce une scène de torture très-dramatique,

mais peu musicale, dans laquelle Mario était admirable. La musique de Bellini est inégale dans cet ouvrage ; mais on sent presque partout la touche suave et pathétique de ce compositeur distingué. Cet opéra, chanté sur le théâtre de Venise par la Pasta, Curioni et Cartagenora, n'eut que quelques représentations, et cela parce que Bellini n'acheva sa partition que deux jours avant la fin de la saison, c'est-à-dire le 16 mars 1833. Cette circonstance donna lieu à une polémique entre le poète, le classique Romani, et le compositeur. Bellini prétendait que Romani ne lui avait pas remis le libretto à temps, et Romani accusait Bellini de négligence, lui reprochant d'aimer mieux à s'amuser qu'à écrire. A Venise comme à Florence, où fut bientôt donné cet ouvrage, œuvre de deux talents distingués, bien faits pour se comprendre, et qui restèrent toujours unis, malgré le petit nuage que nous venons de signaler ; à Venise comme à Florence, disons-nous, *Beatrice di Tenda* fut reçu avec froideur. Toutefois, les avis furent partagés : les uns soutinrent que l'opéra nouveau était plein de reminiscences, languissant et dénué d'originalité ; les autres prétendaient, au contraire, y retrouver l'unité de style et la majestueuse sentimentalité qui caractérise la manière du maestro. A Paris, *Beatrice di Tenda*, donné en 1840, pour le bénéfice de Mme Persiani, avec le concours de cette cantatrice et de Mario, transfuge de l'Opéra, n'obtint qu'un assez médiocre succès. Il ne fut guère plus heureux l'année suivante, malgré les efforts de Ronconi et la curiosité qu'excitait le début, dans le rôle d'Orombello, d'un ténor espagnol, don Manuel Ojeda. L'opéra de *Beatrice di Tenda* fut repris le 22 avril 1854, avec le concours de Graziani et de Mme Frezzolini ; mais cet essai rétrospectif ne servit qu'à prouver que l'ouvrage ne réussirait jamais en France. Il renferme pourtant des beautés de premier ordre ; nous citerons surtout l'air

Come t'adoro,

pour ténor ; le joli chœur de femmes, encadré dans des dessins d'orchestre dont l'effet est des plus remarquables ; l'air de basse

Qui si accolse oppresso ;

le délicieux terzetto

Angiolì di pace,

chanté par les deux femmes sur la scène et par le ténor dans la coulisse ; l'air de soprano

Ah ! se un urna,

et, enfin, la romance chantée par Mario,

Soffrì, soffrì tortura.

Toutefois, cela ne nous satisfait qu'à demi, nous autres Français. *Beatrice di Tenda* peut suffire à la nonchalance italienne ; mais on aurait bien dû, par égard pour la mémoire de Bellini, laisser cet opéra à l'écart de notre salle Ventadour. La pièce en elle-même, nous en demandons pardon à la mémoire du fameux Felice Romani, comme l'appellent ses compatriotes, est un pauvre mélodrame du vieux temps ; il a de la barbe au menton et dépasse la stupidité tolérée dans les livrets. En outre, l'orchestre est faible, négligé, et, comme l'a fait remarquer M. Théophile Gautier, quelques mélodies dans ce genre plaintif qu'affectionnait Bellini ne suffisent pas à racheter la pauvreté harmonique de l'ensemble. L'ensemble ! voilà la grande exigence des spectateurs français ; c'est aussi l'écueil, le grand écueil des compositeurs italiens, qui, d'ailleurs, ne se croient nullement obligés d'en tenir compte.

BÉATRICE ou BEATRICE (sainte), martyrisée à Rome en l'an 303 de J.-C., sous Dioclétien. Ayant retiré du Tibre les corps de saint Simplicie et de saint Faustin, ses frères, qui venaient de subir le martyre, afin de leur donner une sépulture chrétienne, elle fut, pour cette raison, emprisonnée et étranglée dans sa prison. Le pape Léon fit transporter les restes des trois martyrs dans une église qu'il venait de consacrer au culte. Depuis lors, leurs reliques ont été déposées dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. Leur fête fut fixée au 29 juillet.

BÉATRICE, nom de plusieurs princesses du moyen âge, dont les plus connues sont les suivantes : **BÉATRICE DE LORRAINE**, comtesse de Toscane, morte en 1076. Fille du duc de Lorraine Frédéric, elle épousa, en 1036, Boniface III, duc de Toscane, et de cette union naquit une fille, qui devait être si célèbre sous le nom de comtesse Mathilde. Veuve en 1052, Béatrice administra les États de son époux, et se maria en secondes nocces avec le duc de Lorraine Godefroi le Barbu, ennemi acharné de l'empereur Henri III. Celui-ci, irrité de ce mariage, parvint à s'emparer de Béatrice (1055) qu'il garda deux ans prisonnière. Rendue à la liberté, elle continua à régner jusqu'à sa mort, conjointement avec sa fille, préparant le rôle que celle-ci allait jouer dans les démêlés du pape et de l'Allemagne. — **BÉATRICE DE BOURGOGNE**, fille du comte de Bourgogne Renaud, épousa, en 1156, l'empereur d'Allemagne Frédéric Ier, auquel elle apporta en dot la Provence et une partie de la Bourgogne. Elle est connue par un fait, raconté trois siècles après sa mort par Krantzius, fort répété depuis lors, mais dépourvu de toute authenticité. Nous le mentionnerons ici, parce qu'il ne manque pas d'une certaine originalité. L'impératrice Béatrice étant allée visiter Milan, récemment asservi par l'empereur, fut saisie par

quelques mutins et promenée à travers la ville, à califourchon sur un âne, la tête tournée vers la queue de l'animal. En apprenant cet outrage, Frédéric accourut avec une armée, détruisit Milan de fond en comble, à l'exception de trois églises, et obligea chaque Milanais, pour éviter le dernier supplice, à venir ôter avec les dents une figure enfoncée dans la partie la plus malséante de l'âne sur lequel la princesse avait fait sa ridicule promenade. Béatrice mourut en 1185. — **BÉATRICE DE SAVOIE**, épousa, en 1220, Raymond Bérenger, comte de Provence, et mourut à Aix, après avoir fait plusieurs fondations pieuses. — **BÉATRICE DE PROVENCE**, fille de la précédente et de Bérenger V, dernier comte de Provence, morte à Nocera en 1267. Elle épousa, en 1245, Charles d'Anjou, frère de saint Louis, lui apportant en dot la Provence, qui entra ainsi dans la monarchie française. Charles d'Anjou étant devenu roi de Naples et de Sicile, elle fut solennellement couronnée avec lui à Rome, en 1265. — **BÉATRICE**, reine de Hongrie, née vers 1450, morte en 1508, était fille de Ferdinand, roi de Naples et d'Aragon, qui lui fit épouser, en 1475, Mathias Corvin, roi de Hongrie. Cette princesse, qui aimait par-dessus tout le faste et l'ostentation, contribua puissamment au développement des arts et des sciences en Hongrie, où elle appela un grand nombre d'artistes et de savants étrangers. Mathias Corvin se montra très-faible avec elle, au point de ne pas désigner ouvertement pour son successeur Jean Huniade, son fils naturel, qu'il voulait appeler au trône après lui, n'ayant pas d'enfants légitimes de son union avec Béatrice. Celle-ci se fit un parti parmi les magnats, afin de pouvoir choisir elle-même pour successeur de Mathias celui à qui elle donnerait sa main. Malgré ses intrigues, secondées par son frère, le cardinal d'Aragon, qu'elle avait fait venir près d'elle et nommer primat du royaume, elle fut complètement déçue dans ses espérances. Le roi Mathias étant mort presque subitement après une longue discussion avec Béatrice, qui lui avait vainement demandé de prendre des mesures pour lui assurer la couronne, on accusa la reine de n'avoir point été étrangère à cette mort. Lorsque Vladislas Jagellon eut été élu roi de Hongrie, Béatrice tenta vainement de se faire épouser par lui. Elle dut quitter le royaume ; mais elle avait eu soin d'envoyer en Italie la plus grande partie des diamants de la couronne. Après avoir séjourné quelque temps à Vienne, elle alla terminer ses jours à Ischia.

BÉATRICE PORTINARI, Florentine, née en 1266, morte en 1290, a été immortalisée par l'amour et les vers de Dante. La passion si connue du poète pour cette femme, et qui eut tant d'influence sur sa vie entière, naquit d'une circonstance fortuite que Boccace raconte ainsi dans sa *Vie de Dante* :

« C'était en cette saison de l'année, où la terre sourit dans ses riches vêtements de vert feuillage et de fleurs variées, que Dante vit pour la première fois Béatrice, le 1^{er} mai, jour où, selon la coutume, Falco Portinari, homme en grande estime parmi ses concitoyens, avait rassemblé chez lui ses amis avec leurs enfants. Dante, alors âgé de neuf ans seulement, était du nombre de ces jeunes hôtes. De cette joyeuse troupe enfantine faisait partie la fille de Falco ; elle avait à peine atteint sa huitième année. C'était une charmante et gracieuse enfant, et de séduisantes manières. Ses beaux traits respiraient la douceur, et ses paroles annonçaient en elle des pensées au-dessus de ce que semblait comporter son âge. Si aimable était cette enfant, si modeste dans sa contenance, que plusieurs la regardaient comme un ange. Cette jeune fille donc, telle que je l'ai décrite, ou plutôt d'une beauté qui dépasse toute description, était présente à cette fête. Tout enfant qu'était Dante, cette image se grava soudain si avant dans son cœur, que, de ce jour jusqu'à la fin de sa vie, jamais elle ne s'en effaça. Le progrès des années ne fit même qu'irriter sa flamme, et toute sa joie, tout son bonheur était d'être près de celle qu'il aimait, de contempler son beau visage. Mais tout en ce monde est périssable. A peine Béatrice avait-elle atteint sa vingt-quatrième année, qu'elle mourut. Il plut au Tout-Puissant de la tirer de ce monde de douleurs, et de l'appeler au séjour de gloire préparé pour ses vertus. A son départ, Dante ressentit une affliction si profonde, si poignante, il versa tant de larmes et de si amères, que ses amis crurent qu'elles n'auraient d'autre terme que la mort seule, et que rien ne pourrait le consoler. »

La figure de Béatrice est une des plus délicieuses apparitions de la *Divine Comédie*. Dans son poème immortel, Dante suppose que l'an 1300, au milieu du voyage de la vie, c'est-à-dire à l'âge de trente-cinq ans, il parcourt en esprit les trois royaumes des morts. Égaré dans une forêt obscure, il arrive au pied d'une colline qu'il s'apprête à gravir. Trois animaux, un lion, une panthère, une louve maigre et affamée, lui ferment le passage ; et déjà, dans son effroi, il revenait sur ses pas, lorsqu'une ombre lui apparaît : c'est *Virgile*, qu'une dame céleste, Béatrix, lui envoie pour le secourir et le guider. Virgile, qui est mort sans avoir connu le vrai Dieu, ne peut accompagner le poète que dans les deux premiers royaumes, et c'est sa chère Béatrix, symbole de la science divine, qui l'introduit dans le paradis et lui en fait parcourir toutes les sphères.